

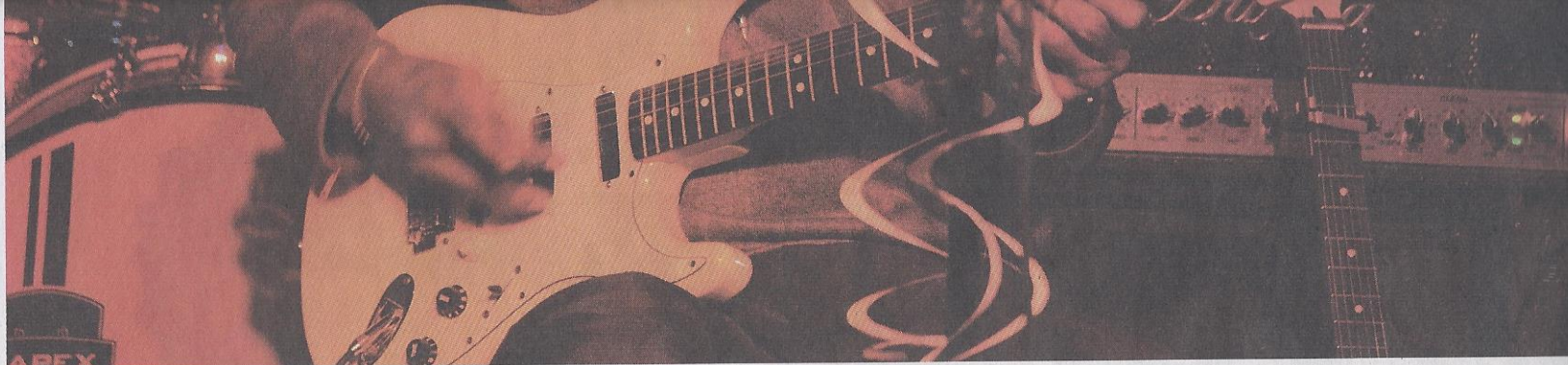
allient à la guitare.

Aujourd'hui, le panneau indiquant *The Crossroads* se trouve toujours sur la *Highway 61*, surnommée la «Blues Highway», la route mythique maintes fois chantée par le blues, mais il est entouré de fast-foods et de garages automobiles. L'erreur serait de se limiter à ce lieu symbolique, quelque peu éprouvé par les années de crise qui ont touché toute la région. «Les touristes viennent souvent à Clarksdale en pensant s'arrêter pour une demi-journée, et finissent par rester trois jours», s'amuse le maire Bill Luckett. Le mythe lui-même est en effet partout dans l'air de la ville: au coin de chaque ruelle, au détour de chaque conversation, ou au *Red's*, le rade minimaliste aux néons rouges qui n'a pas bougé depuis la ségrégation.

CUEILLEURS DE COTON

À l'intérieur, ce soir-là, ce sont la voix et la guitare de Bill «Howl-N-Madd» Perry qui transportent aux grandes heures du blues les quelques touristes et habitants assis à deux mètres de lui, sur des tabourets dégingués alignés au pied du comptoir. Ici, pas de queue interminable, c'est Madame Perry qui vend les tickets et encaisse les maigres recettes de la soirée. À 68 ans, Hown-N-Madd, vieux Noir à la barbe poivre et sel et au rire tonitruant, incarne ce qu'il y a de si spécial à Clarksdale. Comme il ne manque pas de le rappeler, son nom est inscrit au *Delta Blues Museum* de Clarksdale et sur trois «blues markers», ces panneaux disséminés dans toute la région qui rendent hommage aux grands noms de la musique. Mais entre deux chansons, cigarette à la main, il se raconte en toute simplicité et de bon cœur, sur un coin de trottoir.

«Mon père était un cueilleur de coton, comme mon grand-père avant lui, comme mon arrière-grand-père avant lui, comme mon arrière-arrière-grand-père avant lui. Moi, j'ai choisi la guitare. Je suis bluesman depuis 55 ans. 55 ans de fun comme ce soir! J'ai commencé à jouer ici, à Clarksdale, à la fin des années 60, croyez-le ou non.» Enivré par l'ambiance hors du temps du *Red's* et par la voix rocailleuse de Bill Howl-N-Madd, il est pourtant très facile de le croire. «J'ai eu le privilège d'être sur scène



BILL «HOWL-N-MADD» PERRY EN CONCERT AU RED'S, LE SEUL CLUB DE BLUES DE CLARKSDALE AYANT SURVÉCU DEPUIS LA GRANDE ÉPOQUE.

© JULIA KÜNTZLE ET PAUL BLONDÉ / 12 DÉCEMBRE 2015

avec T-Bone Walker, Freddie King, Little Milton, Johnnie Taylor, les Moonglows, Little Richard... Aujourd'hui, je joue avec ma fille.» Sharo Perry, dite Shy, 39 ans qui en paraissent 25, accompagne en effet au piano et à la voix son père et son groupe. Tombée dans le blues à l'âge de 8 ans, elle explique faire figure d'exception: «La plupart des musiciens sont des hommes assez âgés. Le blues a été un peu abandonné par ma génération et les plus jeunes. Beaucoup ont plutôt grandi avec Michael Jackson, Run DMC, le hip-hop, et c'est cette musique qui les a influencés. Or je ne suis pas sûre qu'ils sachent que cette musique-là vient aussi du blues, que des gens comme mon père et moi essayent de maintenir en vie.»

Comme si le destin de Clarksdale était irrémédiablement lié au blues, c'est à l'époque de Michael Jackson et de Run DMC, les années 80, que la ville et la région ont elles aussi sombré dans l'abandon. Pendant cette décennie et la suivante, plombées par la crise économique américaine, Clarksdale et beaucoup d'autres villes du Sud et du Midwest, comme Memphis ou Saint-Louis, voient leurs «downtowns» (centre-villes) devenir des villes fantômes. Les habitations se vident, les commerces baissent le rideau, les emplois s'évanouissent, les équipements publics se dégradent... et la musique s'éteint presque.

Abraham Fox, 51 ans, le raconte accoudé à sa précieuse Cadillac de 1973: «We could hear nuttin' here but a bird singin'.» Traduit de l'américain mélodieux du *Deep South*: à Clarksdale, on n'entendait plus de blues, «on n'entendait plus rien d'autre que le chant des oiseaux». Mais aujourd'hui, Abraham Fox travaille là où, de l'avis général,

a débuté le fébrile renouveau de Clarksdale: au *Ground Zero*. Ce grand club de blues, ouvert début 2001 (et donc baptisé avant et non après le 11-Septembre) doit son existence à la volonté de trois associés, dont le célèbre acteur hollywoodien Morgan Freeman, originaire de la région, et son ami Bill Luckett, maire de Clarksdale. «Avec Morgan, explique ce colosse blanc aux commandes de la ville depuis trois ans, nous voulions une belle scène, avec plusieurs concerts par semaine, où tout le monde se sente le bienvenu et qui rassemble touristes et locaux, Blancs et Noirs.»

RASSEMBLER PAR LE BLUES

L'enjeu social est effectivement de taille dans cette ville encore fortement marquée par les années de ségrégation raciale. Juste à côté du *Ground Zero* passe la voix ferrée qui séparerait alors officiellement les quartiers noirs, à l'est, des quartiers blancs, à l'ouest. «La musique, comme le sport, est capable de rassembler tout le monde, poursuit le maire. Notre mission est donc de perpétuer le blues». Dans la foulée du *Ground Zero*, quelques restaurants et boutiques dédiées au blues sont venus s'ajouter aux rares qui avaient résisté à la crise. Et le mythe bien vivant de Clarksdale attire aujourd'hui de plus en plus de touristes du monde entier.

Louis Ruddick, 32 ans, look rock'n'roll et tatouages des symboles de *The Clash* et des *Sex Pistols* sur les bras, est venu de Newcastle, dans le nord de l'Angleterre. «Je savais qu'il n'y allait pas avoir de grosses soirées partout comme à La Nouvelle-Orléans. Et ça fait d'ailleurs partie du

charme de Clarksdale! C'est magique ici, s'exclame-t-il. J'ai beaucoup de respect pour cette ville, qui est à la base de toute la bonne musique qu'on écoute aujourd'hui, de tout ce que j'aime. Tout aurait facilement pu disparaître ici. Sans musique, sans bars, sans salle de concert, sans musée, la ville était vouée à sa perte. Espérons que le blues rapporte enfin un peu à cette ville où la légende est née!»

Si Clarksdale commence enfin à bénéficier de son statut de «berceau du blues», pas question d'en faire un Disneyland de la musique, à l'image de Graceland, la demeure d'Elvis Presley à Memphis. Car le charme de cette beauté qui s'ignore réside justement dans son authenticité. «Nous voulons garder Clarksdale comme elle est, affirme son maire. Nous ne voulons pas trop de néons ni de publicité. Les gens la trouvent un peu 'gritty', un peu 'rough' [brute de décoffrage], et c'est comme ça que nous l'aimons.»

Clarksdale se relève aujourd'hui, petit à petit, en exploitant son histoire unique. Les mélodies et les voix cavernes des bluesmen peuplent de nouveau ses rues presque désertes, où ne circulent pas seulement les fantômes des légendes du blues. Et on y entend toujours le sifflement des trains, ainsi que le chant des oiseaux. Pour que vive le mythe, pourvu que personne d'autre que Tommy Johnson ne vende son âme au diable aux *Crossroads*.

* Julia Küntzle et Paul Blondé sont ont tous les deux journalistes et photographes. Ensemble, ils parcourent le monde et travaillent sur des sujets de société qui leur tiennent à cœur.